



Mardi 1^{er} février 2022
Réussir sa vie, réussir dans la vie ?
Nicolas Truelle – Philippe Cournarie

Intervention Philippe Cournarie, professeur de philosophie

Un problème

Tel qu'il est exprimé, le thème de notre réflexion ouvre sur un problème. « *Réussir dans sa vie, réussir sa vie* » laisse en suspens deux hypothèses opposées.

Faut-il considérer qu'il existe une telle continuité entre réussir « dans » sa vie et réussir « sa » vie que les deux réussites se rejoignent et coïncident ? Existe-t-il une manière de réussir « dans » sa vie qui équivaut à réussir « sa » vie ?

A contrario, convient-il de reconnaître qu'il existe entre les deux types de réussite une différence d'ordre ou de nature qui expliquerait que la réussite de « sa » vie est irréductible à la réussite « dans » sa vie ?

Quelle est la vérité de la relation entre les deux espèces de réussite ?

Qu'est-ce que réussir ?

Étymologiquement, le verbe « *réussir* » dérive de l'italien « *riuscere* » qui résulte du croisement entre le verbe latin « *exire* », qui signifie « sortir », et le mot italien « *uscio* » qui désigne « la porte ». Littéralement, « *réussir* » signifie « *sortir* » - sortir par la porte ! – donc laisser derrière soi un état quelconque, un moment désormais dépassé parce qu'achevé. Ce qui est fait n'est plus à faire, nous sommes alors tirés d'affaire, et il nous devient possible de faire autre chose. La satisfaction est entière. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'une réussite se traduit par la réalisation pleine et entière d'une intention. La réussite rend donc hommage à la détermination d'une personne qui peut désormais s'attribuer pleinement le résultat de son entreprise. Elle est imputable à la volonté et à l'intelligence d'un homme – c'est-à-dire à son libre-arbitre.. Gagner et réussir – comme perdre et échouer – n'ont pas la même signification. Une issue favorable à un jeu de hasard est un gain, ce n'est pas une réussite, car en rien elle ne dépend de notre intelligence et de notre volonté. Une issue défavorable n'est pas non plus un échec, seulement une perte.

Toutefois notre définition de la réussite omet un élément important. En effet, le résultat d'une action célèbre en vérité la volonté d'un homme si, dès l'origine, ce résultat ne lui apparaissait pas comme acquis d'avance. Bref, il n'y a de réussite que si entre la fin - objet de l'intention - et le résultat de l'action, s'interpose une difficulté d'intensité variable (une durée longue, la complexité de l'opération, la fragilité du corps ou de l'esprit) qui risque d'entraver ou de faire échouer l'action (exemple de l'homme sain qui se lève vs l'homme qui a subi un accident). Une réussite suppose donc toujours une part de risque et d'incertitude, et donc une volonté résolue et qui se heurte à la tentation intérieure de renoncement. Une réussite est l'honneur d'une volonté dont la vertu de persévérance (ou de résolution) est le mérite.

Que vaut de réussir ?

Il existe deux manières de comprendre la question : soit nous la comprenons d'un point de vue psychologique, soit nous la comprenons d'un point de vue éthique.

Sur le plan psychologique, l'évidence s'impose : il nous est bon de réussir ce que nous décidons d'entreprendre car le succès honore notre volonté et nous revient en estime de nous-mêmes. Rien de mieux que de réussir à relancer notre volonté d'entreprendre en vue d'autres succès. (Exemple de l'alpiniste). La réussite appelle la réussite et le fait d'y tendre par le développement d'une action, est essentiel au bonheur d'exister (cf. Aristote). Toutefois, prenons garde, l'hommage que la réussite rend à la volonté, et l'estime de soi qui en résulte, peuvent se révéler si grisants que nous en oublions l'humilité de nos mérites. Le psychologique n'est jamais très loin de l'éthique. Le philosophe Paul Ricœur considère justement que toute action requiert en amont la conscience de pouvoir l'accomplir, le sentiment d'en être capable. Or, la médiation d'autrui ne

compte pas pour rien dans l'accès à pareil sentiment. « *La médiation de l'autre est requise sur le trajet de l'effectuation* » écrit Paul Ricœur (cf. *Soi-même comme un autre*). Un homme (un jeune par exemple) qui réussit est un homme qui a bénéficié des rencontres favorables, qui a croisé une ou plusieurs personnes dont la sagacité et la bienveillance lui ont permis de nommer ses aptitudes et d'y croire, d'avoir foi en lui-même. Dans ces conditions, un homme qui réussit ne doit pas oublier que la « fortune » lui a été favorable ; non seulement il a rencontré les bonnes personnes au moment où il en avait besoin, mais la disposition des choses, le contexte, la santé, les circonstances (ce que les Grecs nommaient le « *kairos* »), ne comptèrent pas pour rien dans la formation de son projet, dans l'énergie de son désir et les moyens de son succès. Ainsi, oui, une réussite célèbre la volonté et l'intelligence d'un homme, mais en partie seulement (la volonté humaine n'est pas omnipotente). Si elle se réfléchit *de fait* en estime de soi, elle se réfléchit *de droit* en gratitude et humilité. Il importe donc de dire à soi et à autrui qu'une réussite n'est vraiment un bien - que la réussite est réussie pourrions-nous dire (on peut échouer sa réussite !) - si elle se vit dans la vérité de ce qu'elle est. « *L'humilité est la vérité* » écrit saint Thomas. C'est ainsi que le psychologique rejoint l'éthique.

Sur le plan strictement éthique, ou moral, une autre évidence s'impose : considérée en elle-même, dans sa pure effectivité, une réussite n'est ni bonne ni mauvaise, elle est sans qualité, elle est neutre moralement. Ainsi, un homme peut réussir à braquer une banque, le crime parfait, ou parvenir à sauver un homme qui se noie, à découvrir le vaccin qui sauve une population. Les exemples ne manquent pas pour illustrer la loi que l'essentiel n'est pas tant de réussir, que de réussir dans ce qui est juste. Pour savoir maintenant ce que vaut moralement une réussite, nous devons nous arrêter sur la fin recherchée. « La bonté d'un acte dépend de sa fin » enseigne saint Thomas d'Aquin. Quelle fin la réussite satisfait ou quelle fin la réussite sert-elle ? Agit-il seulement « pour lui » ou intègre-t-il dans les motifs de son action le « pour et avec autrui » ? Vise-t-il une réussite qui, non seulement, se montre compatible avec la réussite d'autrui, mais facilite la réussite d'autrui ? Le pouvoir qu'il obtient lui sert-il pour lui-même ou pour se transmettre aussi à autrui ?

Une réussite peut être éclatante dans un ordre – par exemple dans l'ordre de ce que Pascal nomme « *l'ordre de la chair* », c'est-à-dire le registre de la puissance et de la jouissance – et un échec cuisant dans « *l'ordre de la charité* » qui est donc celui de l'amour, de ce que nous avons nommé le « pour et avec autrui ». La lumière que déploie la réussite selon la chair peut tellement éblouir qu'elle risque toujours de faire écran à l'échec lamentable selon le cœur ou la charité.

Ces considérations permettent d'entrevoir l'idée d'une réussite qui « a du sens » et qui, peut-être, assure les conditions d'une cohérence entre « *réussir dans sa vie et réussir sa vie* ».

« Dans sa vie, sa vie » : union ou séparation ?

Réussir dans sa vie, réussir sa vie... que vaut cette virgule ? Est-elle ici couture ou coupure ? Union ou séparation ? Désignons deux principales difficultés pour penser la relation entre les deux espèces de réussite.

I - Première difficulté : de la partie au tout

Si nous admettons qu'un homme réussit ce qu'il entreprend dans plusieurs domaines, comme la vie professionnelle, la vie familiale, la vie sociale, la vie associative et sportive, il accumule « dans sa vie » un nombre non négligeable de réussites ponctuelles. Comment passons-nous de la partie au tout ? La réussite des parties assure-t-elle la réussite du tout ? Ou, inversement, l'échec des parties – autrement dit, l'accumulation des insuccès dans une vie – assure-t-elle l'échec du tout de la vie ? Il est aisé de voir combien, à chaque fois, la complexité du réel interdit d'obtenir une réponse définitive. D'un point de vue purement logique, nous savons que le tout excède la somme de ses parties et, du point de vue empirique, l'aventure humaine illustre par un grand nombre d'exemples la possibilité d'une accumulation de réussites dans la vie qui n'empêchent pas un échec global de la vie, comme la possibilité d'une succession d'échecs qui n'empêche pas une réussite globale. Tout dépend de ce que les mathématiciens nomment le référentiel. Donnons quelques exemples au moyen de ces trois « référentiels » que Pascal propose en distinguant *l'ordre de la chair* (jouissance et puissance), *l'ordre de l'esprit* (connaissance et vérité), *l'ordre du cœur* (service d'autrui et charité).

a) *Ordre de la chair*. Nous avons déjà évoqué l'idée. Un homme qui situe son système de valeur dans l'accumulation des jouissances et l'augmentation de sa puissance peut, en effet, user d'intelligence, de ruse et de volonté au point de remporter sur ce plan mille succès. Crésus est un prince dans l'ordre de la chair. Mais, arrivé au terme de sa vie, a-t-il réussi sa vie ? Rien n'est moins sûr. Alors que tout lui a réussi jusqu'à présent, un tel homme risque d'être dans l'épouvante de l'Italien Rizzoli qui, sur son lit d'agonie, au moment de recevoir l'extrême-onction, lui, ce richissime industriel, s'écria : « *Mais je ne peux pas mourir ! Je suis l'homme le plus riche d'Europe !* ». Les insuffisances dans l'ordre de l'esprit et, plus encore, dans l'ordre du cœur, peuvent être terribles à l'heure de la dernière heure. « *L'homme comblé qui n'est pas clairvoyant ressemble au bétail qu'on abat* » prévient le psalmiste (Ps. 49).

b) *Ordre de l'esprit*. Au regard du monde, un chercheur, un penseur, un homme de science ou de philosophie, ne correspondent pas à la catégorie de ceux dont il est dit communément « ils ont réussi ». Beaucoup vivent cachés, sans gloire et même sans le sou. Et pourtant, il arrive, plus souvent qu'on ne le pense, qu'ils apportent

une contribution essentielle au progrès de l'esprit et du savoir. Et que dire des musiciens, des peintres et des poètes ?

c) *Ordre du cœur* (ou de la charité). La référence à cet ordre offre un enseignement plus clair encore. Selon Pascal, chaque ordre est constitué par des rois, des princes et de simples sujets, la piétaille en quelque sorte. Dans l'ordre de la charité, les saints sont les princes et Jésus-Christ le « *roi de charité* » - quant aux autres, les petits, les sans grades (nous-mêmes !), il est inutile de les citer. Qui ne voit que, souvent, les saints ratent beaucoup dans leur vie, au regard du monde, alors que, sur un plan invisible et surnaturel, leur vie est inestimable. La vie de François-Xavier, mourant seul aux portes de la Chine, la vie de Jeanne d'Arc, doutant de ses Voix, dans sa sombre prison de Rouen, la vie du Christ (éminemment !), crucifié comme le dernier des parias, causant la révolte compréhensible de Judas, sont remplies d'échecs. Et pourtant, selon l'ordre supérieur de la charité, qui peut dire que la vie des saints et celle du Christ est un raté complet ? La fécondité de la grâce bouleverse tellement la vie humaine que certains abaissements dans le registre naturel et temporel sont des élévations dans le registre surnaturel et mystique.

II- *Seconde difficulté : du dedans au dehors*

La difficulté principale de notre sujet se situe probablement dans l'expression « *réussir sa vie* ». Si sa qualité revient à supposer que la vie est un risque à courir et une œuvre à construire, en revanche, au regard de la complexité de la vie et des contingences indénombrables dont elle dépend, le mot de « réussite » est défectueux et ne convient pas rigoureusement. Pourquoi ?

Étymologiquement, nous l'avons dit, réussir signifie sortir. Le mot évoque un événement qui achève un processus et qui permet de mobiliser une nouvelle activité en vue d'un autre succès. Si je réussis quelque chose dans ma vie, il m'est alors possible, toujours dans ma vie, de me donner d'autres objectifs. Je demeure au-dedans de ma vie et j'espère y multiplier les succès. Mais « réussir sa vie » comporte ce paradoxe d'être encore dans la vie pour pouvoir attester ma réussite et d'en être sorti pour en faire le bilan. Il me faudrait être encore dedans et déjà dehors. En réalité, jusqu'à l'ultime seconde, je suis dans la vie, pleinement vivant jusqu'à la mort. Et je ne sais jamais avec certitude ce dont mon avenir, aussi court soit-il, sera fait. On se souvient peut-être de la question du riche Crésus au sage Solon : « *Qui est l'homme le plus heureux ?* ». Solon aurait répondu cette phrase célèbre : « *Pour savoir si un homme fut heureux, il faut attendre sa fin !* ». Une mort douloureuse et misérable est hélas toujours possible !

Nous objecterons peut-être que dans les derniers moments conscients d'une vie, dans ces instants liminaires, entre le dedans et le dehors, sur le seuil, un homme relit sa vie et tente de l'évaluer dans sa globalité. Mais qui peut prétendre maîtriser absolument le bilan de sa vie ? Ce n'est pas parce qu'une vie se termine que le sens ou le non-sens des choix et de ses actes passés, connus ou inconnus du mourant, ne continueront pas de s'étendre par-delà son trépas. La vie individuelle est si brève que nous sommes tentés de dire avec Sartre, dans *L'Être et le néant*, que « *toute vie est un échec* ». La courte durée d'une existence ne saurait accueillir tous les possibles et les rêves qui agitent la conscience d'un homme. « *Nous n'aurons pas le temps... !* ». Tout homme vit et meurt « *quelque part dans l'inachevé* » (Rilke). Mais ce qui échappe à l'individu, l'histoire peut le révéler et le déployer, pour le meilleur (les saints et les héros) ou le pire (les tyrans). Et puis que savons-nous des effets d'une vie, même la plus modeste, sur le cours des choses ? Et ce que nous disons du temps et de l'Histoire, nous devons aussi l'envisager du point de vue de l'Éternel ? N'est-ce pas Lui, et Lui principalement, qui détient le secret des vies de chacun de nous ?

Enfin, ce que les sages, profanes ou chrétiens, n'ont cessé d'appeler de leurs vœux, pour eux-mêmes et pour tous, à savoir la « vie bonne », le « bien vivre » (le « *to eu xen* » d'Aristote), la modernité le comprend sous la forme d'une « réussite ». Qu'est-ce à dire ? Comment comprendre et expliquer ce changement sémantique ? Quand on pense à tout ce qui, dans l'existence, ne dépend en rien de nous, mais revient au hasard de la naissance, à la pure contingence des événements, n'est-il pas naïf, voire erroné, de vouloir ranger la vie sous une catégorie qui convient mieux à un examen de passage qu'à la formation d'une sagesse ? N'y a-t-il pas là une dérive techniciste, volontariste, à l'image d'un monde obsédé par l'efficacité, la maîtrise et la performance ?

L'irremplaçable idéal de sagesse

Réussir dans la vie, c'est bien ; inutile d'en rappeler les conditions. Mais nous échouons beaucoup aussi : les défis de l'existence sont nombreux et déroutants. Les événements de la vie nous surprennent en état de relative impréparation et les énigmes de l'humaine condition assiègent notre conscience au point de lui donner le vertige. Quant à notre maîtrise des choses, matière du progrès, elle suscite à juste titre l'admiration, mais elle ne cesse pas pour autant d'être entourée d'un halo d'impuissance. Nous ne pouvons pas tout ; « *nous entrons dans la vie sans le savoir et nous en sortons sans le vouloir* » (Beaumarchais). Certes, il nous arrive de réussir ce que nous faisons, à la bonne heure ! mais l'être que nous sommes relève plus du don que du faire. La question principale n'est donc pas de réussir sa vie, mais, plus humblement, de vivre le mieux possible, là où le

hasard nous a mis, avec les moyens dont nous disposons. Réussir sa vie, c'est trop dire, trop demander ! L'aventure humaine, l'exemple de chacun et de tous, confrontés aux mêmes défis de l'existence, nous apprennent à reconnaître que les pouvoirs de la volonté sont moindres que ceux de l'intelligence. Le défaut de puissance éveille à l'urgence de penser, de cultiver l'esprit. C'est cela que les Anciens Grecs nommaient la sagesse, à savoir la décision de confier la conduite de notre vie aux bons soins de l'intelligence et de laisser à d'autres, à l'Histoire peut-être, à Dieu certainement, le bilan de notre vie. Ainsi, exemple de sagesse, l'intelligence fait voir que, dans tous les secteurs d'action, un trop grand intérêt pour la fin – c'est-à-dire pour la réussite – dessert l'accès à cette fin et risque l'échec. Les stoïciens distinguaient, par exemple, le « télös » et le « skopios » : le premier est à la cible ce que le second est à l'acte de viser. Ce qui dépend de nous, maintenant, c'est de bien viser, mais le fait d'atteindre la cible, tout à l'heure, ne dépend pas exactement de nous. L'obsession de la cible est nuisible à l'acte de viser. Autre exemple : l'alpiniste qui regarde sans cesse le sommet, terme de son ascension, se condamne à trouver le temps qui l'en sépare long et pénible. La sagesse lui conseille alors de prêter attention au présent, à chacun de ses pas, à sa respiration, au mouvement de son corps, surtout au paysage que le moment vécu découvre. Ainsi, il arrivera plus facilement au terme de ses efforts. Il en va de même de la vie : l'attention au présent est le secret de la vie. Qu'importe ce que notre vie sera demain ou après-demain, attachons-nous à bien vivre le présent qui est le nôtre, d'en accueillir les exigences et les beautés cachées ! N'en réduisons pas cependant la consigne au « *carpe diem* ! » ou aux égarements des interprétations hédonistes ! N'y voyons pas une coupable apologie de l'incurie, mais plutôt un éloge d'une discrète insouciance (qui est évangélique !). On ne soustrait pas le présent à l'avenir sans déconvenue (folie de l'incurie), on ne laisse pas non plus l'avenir nous envahir sans éprouver angoisse et désolation (sagesse de l'insouciance). La pensée de l'avenir peut également causer tristesse ou joie. Il faut savoir en régler bien l'usage. La tradition ignatienne nous offre deux exemples à méditer.

Dans les **Exercices spirituels** de saint Ignace, nous lisons les principes suivants : « *Je considérerai, comme si j'étais à l'article de la mort, de quelle manière et avec quel soin, je voudrais m'être conduit dans l'élection présente, et me réglant sur ce que je voudrais avoir fait alors, je le ferai fidèlement maintenant (§186) ; et la règle alors que je voudrais alors avoir suivie est celle que je suivrais à cette heure, afin de me trouver en ce jour dans un entier contentement et dans une grande joie (§187)* ». Ce sage conseil a pour résultat une grande joie. Il se résume en la projection de l'imagination et en rétroaction à caractère pratique : me régler maintenant sur ce que j'aimerais avoir fait maintenant à l'article de ma dernière heure et le vivre intensément, comme s'il avait valeur de fin en soi. Tel est le secret.

C'est rigoureusement ce que le jeune Louis de Gonzague a mis en application dans ce célèbre moment de sa biographie (qui figure sur la fresque d'Henri de Maistre derrière l'autel de notre chapelle !). Alors qu'il jouait à la balle avec ses camarades de séminaire, il lui est demandé ce qu'il ferait s'il apprenait que le Jugement dernier allait avoir lieu dans 20 minutes. Louis de Gonzague aurait répondu qu'il continuerait de jouer à la balle. Péguy n'a pas tort de dire que c'est « *une histoire des plus admirables* » parce qu'elle témoigne en faveur d'une saine gaieté qui est la fleur de la vie. La balle n'était pas pour Louis de Gonzague une distraction, mais sa tâche d'homme à ce moment précis. Une activité qu'il entendait vivre intensément, dans l'amour et la remise complète de soi à la Providence. Ainsi, vivre chaque moment selon la façon que je désirerais avoir vécue dans l'incomparable lucidité de l'heure ultime, permet d'ordonner mes priorités et m'incite à faire ce que je fais dans l'esprit de la plus grande attention. Ce qui compte n'est pas tant la grandeur de ce que nous faisons, mais la vérité et l'amour avec lesquels nous le faisons. « *Tout mon exercice est d'aimer* » disait Jean de la Croix. Il ne nous revient pas de savoir si nous y réussissons – qui peut y prétendre ? - il nous revient de nous y appliquer !

Intervention Nicolas Truelle, directeur Général de la Fondation Apprentis d'Auteuil

L'éducation est la science de l'observation. Nicolas (je) va(is) donc faire des observations par rapport au sujet qui nous rassemble ce soir.

Chaque année Apprenti d'Auteuil célèbre la réussite des jeunes, des familles, lors de la semaine de la réussite. Projection d'une vidéo de la présentation de cette vidéo avec des témoignages de jeunes.

Les situations qui vont être évoquées lors de cette soirée sont des cas extrêmes. Ces situations enseignent des choses qui sont largement vraies dans le cas général.

Si on parle de réussite, c'est parce que l'on parle aussi d'échec, de difficultés, de souffrances.

1/ le sens de la réussite.

Non pas ce que signifie la réussite, mais dans quel sens ça va ?

Rappel des racines italienne et latines du mot réussite (sortir de). Cela donne que la réussite est un point d'arrivée.

Tout le problème commence là. Mais la seconde après la réussite, celle-ci est derrière soi et c'est fini (ancien médaillé d'or...). Il y a donc un risque énorme à considérer la réussite comme un point d'arrivée car immédiatement c'est fini.

L'échec entraîne l'échec (ex de l'enfant en décrochage scolaire). Quand on est en échec scolaire on devient spécialiste de l'échec scolaire. Il faut de la volonté pour réussir, mais il faut aussi de la volonté pour l'échec. Un jeune en échec scolaire, ce qu'il réussit c'est échouer. Il sait qu'il est attendu là, et il le fait très bien... On peut inverser le cercle de l'échec en créant l'occasion d'une réussite par une porte latérale, un chemin de traverse. Et on célèbre cette première réussite tout de suite. Cela donne une première étape. Pour Nicolas la réussite est un point de départ.

« Il faut être motivé pour réussir » : Philippe Meirieu (pédagogue)

« Il faut réussir pour être motivé » : Nicolas Truelle

Aux apprentis d'Auteuil, il y a une remise d'un diplôme pour les réussites quelles qu'elles soient (de vrais diplômes scolaires (BTS...) mais aussi des diplômes représentant la meilleure expression que les éducateurs et les enseignants savent dire d'une réussite de l'enfant). Mais ce sont de vraies réussites.

Il y a des médiations, des conditions dans la réussite.

Il y a des circonstances défavorables :

- L'assignation du regard, le déterminisme du regard porté sur l'enfant, sur sa famille. « Tu rateras, tu ne vaudras rien ». On décrit une situation définitive, coupée d'une réussite idéalisée. L'enjeu de la transformation du regard est primordial.
- L'alternative mortifère victime/coupable. « Sois-tu es victime d'une situation à laquelle tu ne peux rien, soit tu n'es pas responsable de cette situation. Soit tu ne vaudras rien, soit tu n'y peux rien. Tu n'as pas le choix ». Dans tous les cas ça ne marche pas.

Comment sortir de ça ?

Et il y a des circonstances favorables :

- « Aller là où est le jeune » Don Bosco. Il faut se déplacer sur le terrain du jeune et ne pas l'amener sur son terrain. Trouver le langage qui va nous permettre de nous comprendre. A Lourdes, les jeunes ont été touchés par le témoignage de Bernadette qui dit de Marie « Elle m'a regardée comme une personne ». C'est cela aller vers, c'est un regard qui considère.
- Un cadre bienveillant et sécurisant. La peur paralyse, empêche toute initiative. Un enfant maltraité utilise toute son énergie pour survivre et ne peut l'utiliser pour apprendre ou faire du lien social. De même l'énergie dépensée par un enfant pour savoir si au monde quelqu'un l'aime, tant qu'il n'a pas la réponse à cette question, toute son énergie est occupée par cette question. La peur des familles en grande précarité d'être rendues visibles, les poussent à disparaître. Un cadre sécurisant est donc essentiel.
- Donner du pouvoir d'agir. Le cadre bienveillant donne des limites mais il faut être libre à l'intérieur du cadre. « La souffrance n'est pas uniquement définie par la douleur physique, ni même par la douleur mentale, mais par la diminution, voir la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir faire, ressentie comme une atteinte à l'intégrité de soi » Paul Ricoeur. Le pouvoir d'agir va permettre de rentrer dans cette autre spirale de la réussite. Il faut laisser libre. (Ex de l'école primaire des Yvelines (pédagogie institutionnelle) : les enfants reçoivent et partagent l'organisation de la vie de l'école).
- Organiser des alliances (Jean-Marie Petitclerc). Un jeune est confronté à trois autorités différentes et concurrentes : la famille, l'école, la rue. Ce sont de vraies autorités, qui sont fortes, mais qui ne se parlent pas. L'alliance, à quatre, doit se faire avec les jeunes.

La réussite c'est quand quelqu'un est fier de moi. La phrase la plus caractéristique de la réussite c'est « ma mère est fière de moi ». C'est-à-dire Le regard dont je pouvais douter, non seulement il existe mais il est positif sur moi. On parle d'un mouvement qui va de la connaissance à la reconnaissance. Quand un enfant arrive aux Apprentis d'Auteuil on apprend à le connaître à travers son dossier mais derrière cette apparence, il faut essayer de reconnaître la personne, c'est-à-dire ses talents, sa capacité. La réussite c'est : « Je suis passé d'un être connu à un être reconnu ».

Pour Nicolas il n'y a pas beaucoup de différences entre réussir sa vie et réussir dans la vie, car la vie est un enchaînement de seuils.

Il n'y a pas de réussite dans la vie que la vie elle-même. Quel est ce surcroît de vie dont on parle ? Pour certains il est lié à des éléments matériels, mais ces éléments matériels donnent plus de devoirs que de droits. Ils engagent plus vis-à-vis des autres, qu'ils ne garantissent une existence paisible et heureuse.

« Nous sommes des êtres en devenir jusqu'à la dernière seconde », Magda Lafon.

Image du parachute (plusieurs cordes pour nous, une pour les enfants d'Apprentis d'Auteuil). La réussite c'est la prise de conscience de ses propres talents, talents qui permettront de recréer les cordes manquantes et donc de faire face aux aléas de la vie.

Il faut faire attention à la façon dont on énonce un certain nombre de choses pour ne pas démotiver. À Apprentis d'Auteuil la note ne sert plus beaucoup car cela peut éteindre la petite flamme que l'on avait allumé par un autre biais. Ils sont plus dans un profil de compétences, ou l'on peut dire « ça tu sais faire, ça tu ne sais pas faire ». Les bons points dans d'autres disciplines que les mathématiques ou le français seront mis en évidence. Le slogan des Apprentis d'Auteuil est « La confiance peut sauver l'avenir ». L'enjeu pour arriver à remettre sur pieds les enfants qui arrivent aux Apprentis d'Auteuil, c'est la confiance que les jeunes vont mettre dans les adultes. La clef du succès c'est que l'enfant arrive à faire confiance à un adulte.

Dans la Bible le mot réussir n'apparaît que 7 fois dans le nouveau testament et zéro fois dans l'ancien testament. 4 fois dans le même chapitre de la Genèse. Il s'agit du voyage d'Eliezer.

La vie est un voyage.

Il faut donner envie de vivre.

Pour aller plus loin :

Quatre petits bouts de pain : Des ténèbres à la joie Magda Hollander-Lafon Éd. Albin Michel

Soi-même comme un autre Paul Ricoeur Éd. du Seuil